

## Chapitre 1

Un homme qui traverse la rue ; ça aurait pu être mon père. Lui, je l'ai tué en des temps immémoriaux. Il y a des barrières d'ombre que l'on ne franchit pas.

Il est bien là, la tête haute. Quand j'entre, il hurle. Non. Les brûlures du désespoir le guettent à chaque fermeture de ses paupières. Alors...

Un homme pas comme les autres. Un homme vipère. La gueule émaciée. Les dents fines.

Il tremble quand il approche des autres. Il s'est usé comme ça. Seulement à l'approche ; pour le contact, il a eu les frottements avec les divinités, dieu entre autres, la littérature, et toute la compagnie des anges.

Quand il redescend de là-haut, il se comporte en brute. Il ne sait qu'éructer contre les murs, en attendant un lieu sûr pour faire ses besoins. Il a aussi du chien. Une sale gueule, dira-t-on ; les hommes jugent avec des critères vieux comme les panoplies des héros antiques ; un buste lesté, des biceps sans reproche, un sexe bien droit ; il a tout cela, il pourrait en être fier, développer son torse, écraser les autres du regard ; il n'en est rien.

Je l'ai croisé ce matin ; pas un iota de changement. Il marchait, la queue en avant, comme à son habitude ; un peu moins en avant sa queue ; il avait dû prendre un mauvais dosage d'alcool et d'anxiolytiques ; tout est une question de dosage ; quand on dépasse, ce sont les injures, les mauvais gestes : on va tout droit contre les murs pour s'en faire de rudes fiancées ; et alors c'est la purée des fadaises, déglutition des mots tristes, rêveries de vandales. On voudrait voler une cloche de pâques pour retomber en

enfance. Mais on est là. Sans le père. Et la mère. Sans même le sentiment d'être copain avec soi-même.

On voudrait encore un peu d'alcool, mais cette fois pour se nettoyer ; un coton laiteux entre les fesses ; mais rien à faire. En avant ! c'est la chute.

Le lendemain je l'ai revu là, devant moi ; sur le trottoir d'en face ; je l'ai observé avec inquiétude et minutie. Il était enveloppé dans une espèce de vieille zibeline. Il pourrait s'habiller neuf et propre ; si je lui parlais, je lui dirais ; mais je ne m'en sens pas le droit ; je n'ai pas la langue assez pure pour lui faire la morale. Des faits inconcevables m'ont rendu différent. Je suis au ban de la société. J'ai commis les pires crimes. Je reste sur le bord de la route, je le regarde et je pleure.

Il a disparu derrière un panneau publicitaire. Je me suis approché ; j'ai levé les yeux. Quand j'ai vu le mot de lotion (je me méfie toujours des mots en -tion même dans lotion capillaire), j'aurais voulu faire une frisée du diable au mannequin bien coiffé qui se penchait dangereusement vers moi. J'ai fait demi tour et je suis rentré dans mon cent mètres carré avec baie vitrée. J'ai des rêves d'aisance et de grandeur. En réalité je n'ai qu'un modeste trois pièces avec salle de bain, wc. Le chic pour un homme de rien.

Sur mon chemin j'avais trouvé une pièce sur le sol. Cela m'a permis de m'acheter mon pain gratis ; le pain, ce sacré défenseur des âmes en pénitence.

Dès que j'arrive chez moi, je m'allonge sur mon fauteuil, le corps renfoncé, les jambes écartées.

Devant moi, la fenêtre. Je rêve que quelque chose survienne. C'est pour ça que je la laisse toujours ouverte.

Ce soir, à ma grande surprise, un disque rouge est apparu. Un disque rouge aux contours orangés. Je l'ai fixé, ne sachant pas quelle attitude adopter. Bientôt il a pris les teintes du jaune. Une minute après ce n'était qu'un cercle d'un blanc pâle. Il s'est évaporé. J'étais déçu.

J'aimerais m'élancer dans l'espace inerte et froid. Je n'aurais plus de remords.

Une autre fois je l'ai rencontré, mon homme. Je l'ai vu venir de loin. Une femme opulente passait près de lui. J'ai eu une peur vague. Il ne lui a pas prêté la moindre attention. Il a probablement d'autres soucis à démêler que les écheveaux de l'amour passionnel.

Il est arrivé près de moi. Il m'a regardé. J'étais pétrifié. Ma température montait. Je craignais, s'il me parlait, de ne pas avoir la même langue que lui. Il semblait lui aussi échauffé. Il aurait suffi de la moindre ouverture pour que nous nous repoussions par jets opposés de vapeurs. J'ai détourné mon regard.

Un matin, je me suis levé vers 4 h 30. Je suis descendu dans la rue, inspectant bar après bar. J'en ai vu un, éclairé à la lumière des lampions. Cela m'a attiré. Je suis entré.

J'ai été accueilli par la serveuse. Elle était grosse, très grosse ; elle disait des mots vulgaires et cela me plaisait. Elle m'a conduit derrière la porte du vestibule, et je lui ai caressé les seins.

Elle m'a demandé de l'argent ; j'ai failli hurler ; on ne paie pas pour les seins. Soudain elle s'est mise à rire ; elle m'a entraîné vers le comptoir et elle m'a offert un verre ; du gin ; j'avais le cœur lourd.

Un homme est entré. C'est peut-être lui. Non. Celui-là il est aussi gros que la serveuse. Il s'est assis à la table où j'étais assis, face à moi. Il portait un collier en or. C'est ce que j'ai déduit, tant le métal brillait. Il m'a parlé de pays lointains. Son front suait. Moi j'étais renversé sur ma chaise, et j'écoutais. La serveuse est venue s'asseoir près de moi. Elle a dû sentir que j'avais besoin d'elle.

Je me suis évanoui. Au réveil, j'étais dans son lit. Elle avait mis ma tête entre ses cuisses, et elle me berçait. Une tendre chanson slave parvenait à mes oreilles. Je n'aurais plus quitté ma serveuse. Sa peau avait un parfum qui m'exaltait.

Quand je suis arrivé chez moi, je me suis jeté sur mon fauteuil. Comme c'était dur de chuter là, dans ce fauteuil pas rembourré pour un brin. Cette nuit j'ai compté les étoiles. Les chiffres valsaient. Je me suis endormi.

Je l'ai rencontré à nouveau. Cette fois c'était lui, j'en suis sûr. Il m'a souri. Parfois quand son regard vous fixe et qu'il se déride, il a l'air d'un ange. La nuit commençait à peine. L'air était un peu moite. Près de nous il y avait un mur surmonté d'un grillage rouillé. Derrière, un jardin. Je me suis accoudé au mur. Il me parlait de son enfance. Une enfance sèche comme un arbre mort. Ses parents l'avaient abandonné à l'Etat. Je lui répondais par des roucoulements tristes. Il souriait un peu ; j'avais peur de lui déplaire. Parfois nos voix s'emmêlaient dans un hoquet puis c'était le silence ; puis, à nouveau, les montées de haine et de regrets ; un geste mort de la main, et tout s'effritait.

Au-dessus de nous un réverbère dardait.

J'avais chaud.

## Chapitre 2

Au sortir de cette entrevue, il est venu vivre chez moi. Il n'a plus fait le singe. Son sexe, il l'a tenu sagement entre ses cuisses. Il a rentré sa fausse prestance de matador, son sourire est devenu plus familier.

Il s'est montré compréhensif pour toutes les tâches ménagères. Il a ôté son masque d'écorché vif. Tous ses muscles étaient détendus.

Dans les premiers temps sa largesse a été sans bornes. Il a mis dans le circuit toutes ses économies. Il m'achetait de menus ustensiles, verres, assiettes, cendrier.

Les murs de ma chambre étaient couverts de mes peintures. J'y laissais exploser les couleurs ; il m'a fait avec douceur des remarques sur ma confusion. Il m'a invité à peindre sur toile. Je ne sais comment il s'en est procuré. J'ai commencé. Le résultat a dû le satisfaire car il m'a suggéré de les exposer.

J'ai ri, toute fin matérialiste étant exclue de mes préoccupations.

Les semaines ont passé. Depuis que je vis avec lui, je n'ai plus le sentiment d'expier.

Ce matin, je suis parti sans me faire entendre de lui. Dans la rue, j'ai fait les cent pas. Soudain je me suis arrêté devant un kiosque. J'ai acheté un journal et je me suis ravitaillé en crimes et péchés. L'étrangeté de certains crimes m'étonnait toujours. J'ai froissé mon journal et je l'ai jeté dans la première poubelle que j'ai rencontrée. Je me suis étonné d'une telle conscience.

Je ne cesse plus de sortir sans son accord. S'il l'avait pu, il m'aurait sûrement séquestré.

Tom a perdu sa verve. Ses yeux ne brillent plus comme lors de notre première conversation. Son physique même se froisse. Ses dents s'effritent. Bientôt il lui faudra un dentier. Je ne peux que constater cette dégringolade. Il me tient chaud encore. Il me borde le soir et le matin il me fait réchauffer le café. Je n'ai pas de comptes à lui rendre. Il fait dérouler dans ses yeux les images d'une vie mélancolique.

Tom est un homme las. Il dit tout le temps qu'il est seul.

Un matin je suis sorti, il gelait ; je me suis avancé dans une rue étroite ; une lame de froid s'est fourrée dans ma gorge au moment où je criais un ah ! de défi. Mon sang a reculé à gros bouillons. Je me sentais violé.

La pneumonie s'est déclarée rapidement. Tom a aussitôt saisi l'occasion. Ses attentions ont redoublé. J'étais sa chose. Il veillait aux horaires ; il m'apportait les médicaments sur un plateau. Dans ses yeux je voyais bien qu'il jubilait parce qu'il me contraignait à avoir de la reconnaissance pour lui. Un soir j'ai fait tomber un verre d'eau qu'il tenait d'une main distraite ; il a eu presque immédiatement une gastralgie qu'il a essayé de me cacher tant bien que mal.

Un jour j'ai eu une quinte de toux qui n'en finissait plus. Il est resté allongé, par terre, une jambe repliée, comme il dort toujours. Je me suis levé, pieds nus, et je me suis dirigé à tâtons vers la salle de bain. Le carrelage était glacé. J'ai fait couler clapotante et subtile, une eau brûlante. Mon corps a épousé la chaleur. J'ai entendu tout près un interrupteur claquer, puis des pas. Je me suis retourné ; Tom était dans l'encadrement de la porte, l'œil dur.

Le lendemain nous avons eu une ferme discussion. Il m'a promis de ne plus être ma mère ; je lui ai promis de ne plus être son père. Nous avons tiré les rideaux et commen-

cé une partie de dominos. Nous avons des réactions fébriles. Notre amitié prenait un nouveau départ.

C'était le printemps. Dans l'exaltation des premières bouffées de chaleur, je me suis donné le temps d'une errance. Dans la rue un vent tiède me poussait. Je me sentais adossé à une femme voluptueuse. Là-haut, une église pointait. J'ai débouché dans le nœud de plusieurs rues où la foule habituellement se masse. Le quadrilatère était borné par des sex shops aux affiches alléchantes. Je me suis introduit dans l'un d'entre eux, curieux des images. Je voulais demander qu'on me passe un film. Le gardien du temple avait un air sévère et moqueur. Je me suis défilé. De retour dans la foule, je me suis dirigé vers un kiosque où j'ai acheté une masse de journaux. Cette fois j'y voyais des titres ronds et positifs. Les circulations d'argent entre banques étaient des jeux pour enfants. Les courses automobiles me faisaient penser aux chars ronronnant dans les arènes des peplums. Un pilote voulait obtenir le char le mieux équipé. Sa tête fébrile clignotait en première page.

Quand je suis retourné, Tom était à terre. Un de ses bras dépassait l'ouverture d'une porte. J'ai immédiatement tenté un bouche à bouche. Tom ne bougeait pas. Dans mon affolement je poussais des piaillements. Je me suis mis à fixer la fenêtre près de nous, attendant un miracle.

Il m'a fait la comédie quelques secondes encore, puis il a ri.

Sa vengeance était consommée. Il m'a sauté au cou, j'ai senti ses bras souples glisser sur ma peau ; ses mains ont servi de frein ; le mouvement m'a propulsé vers l'avant ; nous avons failli nous renverser ; j'ai rabattu mon corps de toutes mes forces ; ses mains m'ont relâché.

Il était à genoux ; ses bras maigres me faisaient peur.

J'ai eu pour la première fois un sentiment de pitié. Ses yeux fixaient un point au-dessus de moi ; sa bouche s'ouvrait et se fermait comme un poisson rouge dans le bocal. Il m'a pris envie de lui rendre de son énergie.

Il s'est mis à m'expliquer avec l'air d'avouer des faits mystérieux et inconnus de moi qu'il s'était depuis peu oublié ; il n'y avait plus trace de ses frottements avec les divinités ; il avait trop longé des murs refaits et des tables où de maigres repas défilaient sans art et sans harmonie ; il a même parlé de sa queue, il la trouvait rétrécie, insignifiante.

Brusquement il s'est redressé, et a fait glisser son jean et son caleçon ; j'ai pu constater que ce n'était qu'une vue de l'esprit ; elle était toujours là, bien droite et montante. J'ai ri, je me suis dit que tout n'était pas perdu. Après tout il pouvait retrouver sa prestance d'autrefois, ses coups de gueule et ses airs de loubard.

Je l'ai vu dans un éclair, suintant comme un athlète au stade ; il suffisait de décrasser un organisme rouillé ; la monotonie devait y être pour quelque chose ; je me suis presque mis en cause, pensant que peut-être je n'étais pas assez amusant pour lui ; nul reproche dans ce sens-là n'était venu et ce n'était pas aujourd'hui que j'allais me flinguer volontairement en lui suggérant de telles idées.

Tom était immobile devant moi, les bras ballants, le caleçon à terre ; j'ai vu dans ses yeux qu'il était prêt à tout accepter. Le virage était important. Sa demande clignotait mais moi je me sentais sur la touche, incapable de réagir.

Je lui ai proposé des exercices de gymnastique à faire tous les matins au lever. Il a secoué la tête gaiement ; il devait croire que c'était un début. Comme rien ne venait, il a commencé une lente descente sur ses genoux, pour arriver à la même position de suppliant que quelques minutes auparavant. Des gouttes perlaient sur mon front.

Je me doutais qu'un jour nous en arriverions là. Je ne pouvais plus me défilier.

J'ai opté pour une vérité, mais gracieuse, relevée par la distance et le jeu ; j'ai reculé jusqu'à mon fauteuil où je me suis assis en dessinant des cercles avec ma cigarette. J'ai pris le cendrier qu'il m'avait offert dans les débuts,

j'ai toussé et je lui ai dit en termes crus et cyniques mais avec de la nonchalance dans la voix qu'il ne m'incombait pas de régir sa vie, qu'elle lui appartenait, et qu'il pouvait en faire ce qu'il en voulait.

Tom n'a pas eu l'air de comprendre le sens de mes phrases ; il avait de grands yeux désarmés qu'il roulait tout autour de moi comme pour s'assurer de ma présence.

Je n'ai pu supporter plus longtemps la situation ; je me suis tourné vers la fenêtre ; j'ai jeté un regard d'envie sur l'avion qui traversait le ciel ; j'aurais aimé être moi aussi en partance pour des destinations lointaines.

Tom s'est dénudé complètement et s'est retiré dans la chambre. Je ne l'ai pas entendu partir. Quand je me suis retourné vers lui escomptant le trouver, il n'y avait plus qu'un petit tas d'habits sur le sol.



## Chapitre 3

J'ai décidé d'acheter avec nos quelques économies une vieille caisse à retaper. J'en ai remarqué une chez le garagiste qui fait l'angle de ma rue. Lui c'est un arrangeur de vieilles guimbardes démodées qui ne tiennent plus la route. En fait il a bâti un petit musée sympathique où l'on peut trouver à peu près n'importe quoi à condition de ne pas être difficile sur l'état des caisses ; d'un côté il a rangé les inutilisables, les tacots à la mine désespérée, moteur à plat, de l'autre les machines enroutées, à l'allure triste mais encore présentables. La mienne, une Deux Chevaux des années 70 a fait plusieurs fois le tour de la terre. Je l'ai achetée cash. Les quelques billets que j'ai glissés au garagiste, je les ai serrés dans mes doigts avec délectation, comme si je payais une pute.

Ce garagiste est un personnage. Son visage large et rond exprime l'ennui. Il reste souvent appuyé au mur de sa bicoque, avec un air pensif. Quand un rayon de soleil vient le frapper au visage, il s'en défend par un mouvement vers le bas de la tête, ce qui le fait ressembler à un enfant qui boude dans un coin. Il porte toujours la même vieille veste déboutonnée, qu'il fasse chaud ou froid.

J'ai tissé des relations silencieuses avec mon garagiste. Il me regarde tournicoter autour de ses guimbardes avec un air qui témoigne d'une infinie tendresse pour les hommes, surtout ceux qui aiment sa boutique.

Quand j'ai compris que Tom allait se calfeutrer, j'ai décidé de prendre le large. Le rêve a des parcours imprévisibles.